

Conclusion : la Narbonnaise dans l'Empire romain au III^e siècle

Les chapitres qui précèdent n'ont pas dissocié la province de l'ensemble de l'Empire. Ils ont montré, si l'on opère une lecture attentive à la chronologie des phénomènes, une rapide intégration dans la construction impériale, et pas seulement par la participation des élites à la direction des affaires, apanage des classes dirigeantes de l'Empire. Les transformations de la vie économique ne peuvent se comprendre que dans un cadre plus vaste. D'abord dans l'expansion italienne qui embrasse toute la Méditerranée. Mais aussi lorsque, à l'initiative d'Auguste, une fois que les régions du nord-ouest de la péninsule Ibérique eurent été pacifiées, s'ouvrit la question de la conquête de la Germanie. C'est alors qu'une nouvelle phase d'histoire de la province s'engage et qu'un remaillage des axes et des lieux majeurs de l'Occident se produit : Narbonne perdit peut-être quelque peu du poids dont elle disposait au I^{er} siècle avant J.-C. au profit de Lyon, et l'isthme aquitain fut supplanté par l'axe rhodanien : il ne s'ensuivit pas un déclin de secteurs jusque-là florissants mais, dans le cadre d'un développement global, d'une redéfinition des responsabilités et des fonctions. Arles devenait alors, par sa situation, la ville majeure d'entrée dans l'espace gallo-germanique, mais la province, dans son ensemble, s'engageait dans un long cycle de développement économique, sensible dans la vie agricole et dans la vie artisanale, tant étaient stimulants l'effort militaire dans les provinces septentrionales et le développement urbain dans l'ensemble de l'Occident.

Appuyée sur la Méditerranée, ouverte à ses activités, la région pouvait tirer profit du développement des échanges et y participer en apportant sa propre contribution. Strabon déjà met en valeur le réseau fluvial comme vecteur de produits. La province non seulement était traversée par les grands courants d'échanges, mais encore elle devenait zone de production. Dans le domaine agricole, elle tirait parti de sa position de province méditerranéenne pour la culture du vin et de l'olivier, ce qui explique, en particulier, que le développement des vignobles se soit bien vite avancé jusqu'à ses limites septentrionales, puis, même, les ait dépassées. Mais ces vins gaulois – entendons, pour l'essentiel : ceux de Narbonnaise –, parvenaient autant en Italie que dans l'intérieur gallo-germanique.

Rien n'est donc plus révélateur que le développement des réseaux de circulation, ceux des produits comme ceux des hommes. Par les prolongements septentrionaux de la vallée du Rhône, la Narbonnaise se relie fermement aux provinces plus extérieures en même temps qu'elle est innervée à son tour par le développement de ces dernières. La diaspora trévire, et plus largement celle des commerçants gaulois des régions septentrionales, gagnait ainsi par Lyon les zones plus méridionales, et elle s'arrimait dans cette ville-carrefour à d'autres réseaux, venus d'Italie ou des régions danubiennes. Le dynamisme des diverses régions de la vallée du Rhône, dépendait de l'ample réseau des voies de circulation des biens qui s'était rapidement constitué. Dans cette partie de la province les données de l'épigraphie ne permettent pas de dissocier le II^e siècle du III^e. Mais jusqu'à quelle date ?

Les travaux et réflexions d'un colloque (Fiches 1996), dont les résultats ont été bien reçus (Gros 2008), permettent d'établir quelques constats, suffisamment concordants pour être significatifs. Il apparaît ainsi, comme l'ont montré l'interprétation des données de la vaste enquête sur le monde rural (le projet européen *Archaeomedes*) qu'après une phase d'expansion et de développement – trop exubérant peut-être –, durant le I^{er} siècle, une autre phase caractérisa la situation des campagnes : non une décroissance évidente, mais une mise en ordre sélective. Elle commence avec le II^e siècle. Mais sur ce phénomène se surimpose, à partir d'un moment qu'il est malaisé de déterminer, une atonie qui contraste avec le dynamisme précédent. Le phénomène est assez général, même si des variations locales viennent signaler des exceptions, tant dans le sens du déclin que dans celui du dynamisme. Néanmoins les grosses unités d'exploitation traversent tant bien que mal le III^e siècle, puis le IV^e siècle, en donnant l'impression que l'on revient aux niveaux de l'époque augustéenne, mais point en-deçà. On signalera toutefois que l'on mesure les caractéristiques des exploitations, non les niveaux de production.

Quant aux villes, leur situation est peut-être plus révélatrice d'une nouvelle conjoncture, qui accentue les contrastes avec l'époque précédente. Les mêmes caractéristiques d'atonie caractérisent leur évolution à la fin du II^e siècle et au début du III^e siècle (Nîmes, Aix-en-Provence, etc.), à l'exception d'Arles. Mais pour elles les signes de rétraction de l'espace occupé, les signes d'abandon de *domus* ou de quartiers, deviennent plus préoccupants. Mais à partir de quand ? Et selon quelles modalités ? Il est difficile de proposer une datation précise du phénomène, et souvent la fin de la période sévérienne constitue un repère suggéré, qui vient tout de même amender la vision traditionnelle du III^e siècle comme temps de crise global. On est même tenté de dépasser cette limite et de s'avancer davantage vers le milieu du siècle.

À Vienne, dans le quartier de rive droite (Saint-Romain-en-Gal), on peut envisager, dans une chronologie qui recourt toujours à une appréciation générale, bien compréhensible, le milieu du III^e siècle comme phase d'abandon. À

Arles, dans le quartier de Trinquetaille, sur la rive droite aussi, qui concentrait l'activité commerciale liée au port, le développement avait été continu jusqu'au début du III^e siècle, mais aucun signe de déclin avéré ne semble avoir été relevé jusqu'au milieu de cette période. Néanmoins, dans le troisième quart de celle-ci, un ensemble de signes concordants, provenant de l'évolution des quartiers périphériques de la ville, tant sur la rive gauche, autour de la ville des colons de la sixième légion, que sur la rive droite, dans le quartier des artisans et des marchands, vient signaler une rupture violente, qui se traduit par des couches d'incendie et par des abandons. Mais de comparables scénarios de catastrophes ne se dégagent pas de l'étude d'Aix-en-Provence, où la rétraction de l'espace urbain est continue, mais sur un rythme assez lent. Ni de l'étude de Nîmes où, si dans l'espace *intra-muros*, des signes de ralentissement apparaissent nettement dès le II^e siècle, dans l'espace péri-urbain il n'en va pas de même.

On a tendance à revenir, de plus en plus souvent, sur les effets de la « peste antonine », effets démographiques d'abord, prolongements économiques et sociaux ensuite. Ce repère chronologique peut être aisément mis en relation avec un retournement global de la conjoncture, traduit par les termes de ralentissement ou d'atonie que l'on trouve dans la présentation des travaux des archéologues. La reprise aurait été contrastée, laissant à la traîne les parties de la province éloignées des axes majeurs, comme pourrait le montrer l'évolution des campagnes de la région de Béziers, mais en revanche restituant à la vallée du Rhône une belle dynamique.

Il convient, de toute façon, de ne pas isoler le devenir de la province de l'ensemble de l'espace impérial occidental. Dans celui-ci un retournement de la conjoncture, lié au fléchissement de la frontière du Rhin et du Danube, se produit dans la décennie 250-260, mais il est surtout marqué par les tragiques événements des années 259-260, puis des années 270-274, enfin par la grande invasion des Francs en 276, sous Probus. Il suscite aussi l'apparition de l'Empire gaulois, entre 260 et 274. Les effets de ce quart de siècle dramatique ont été importants pour la Narbonnaise, même s'il ne convient pas d'imaginer qu'elle ait été à feu et à sang de façon constante, jusqu'à la ruine. Il convient donc d'en mesurer avec précision les contrecoups. Jusqu'aux années 259-260, qui se marquent par des événements violents (invasion des provinces, menaces même sur l'Italie), entraînant la création de l'Empire gaulois et la sécession d'une grande partie des provinces de l'Occident romain, on ne peut pas espérer découvrir dans la province les marques de quelque rupture brutale que ce soit. Par la suite, devenue pour les empereurs de Rome, autant un glacis protecteur qu'une base de reconquête, peut-être fut-elle victime (mais en quels lieux ? quand ?) des va-et-vient militaires, comme le montrent les inscriptions des cités des Voconces et de Vienne, appartenant aux règnes de Claude le Gothique (268-270) et d'Aurélien (270-275), ou les milliaires de Tétricus, le dernier des empereurs gaulois, en

Narbonnaise occidentale et jusqu'aux portes de Béziers. Ne serait-ce pas dans ce cadre que l'on devrait envisager le déroulement d'épisodes tragiques ayant marqué telle ou telle cité (le quartier de rive droite à Vienne, le quartier de Trinquetaille à Arles) ? Dans une province voisine, la Lyonnaise, c'est le conflit entre empereurs de Rome et de Trèves qui ruine Autun pour de longues décennies. Il faudrait alors repousser dans la seconde partie du siècle les causes de ce déclin, surimposant les accidents provenant de la crise politique et militaire aux causes plus profondes de ralentissement.

Il importerait aussi de tenter de mesurer les conséquences à long terme. Les indications fournies sur les campagnes comme sur les villes, lorsqu'elles embrassent la longue durée, ne traduisent pas un effondrement continu et persistant. Pour les campagnes c'est une lente contraction qui se manifeste, pour les villes, une fois la rétraction spatiale effectuée, c'est une stabilisation qui semble le trait dominant. Aussi relèvera-t-on les difficultés d'une reprise, même à Arles, où la ville du IV^e siècle se transforme *intra-muros* sans récupérer les quartiers péri-urbains abandonnés à l'époque précédente. Si l'on peut penser à une relance de l'activité portuaire, justifiant la qualification de *duplex Arelas*, le quartier de Trinquetaille ne retrouve nullement son ampleur du Haut-Empire.

Il importe de ne pas détacher le devenir de la province de l'ensemble de l'Occident romain. En effet, les événements qui touchèrent profondément les régions plus septentrionales de l'Empire affectèrent les solidarités provinciales qui avaient été auparavant si bénéfiques. Le maillage des relations d'échanges, si favorable à l'époque précédente, avait été défait par la crise politique et militaire, génératrice d'instabilité. Les facteurs positifs que relevait Strabon à l'époque augustéenne n'existaient plus. Les grands courants d'échanges de biens s'étaient interrompus, car les facilités de circulation sur une grande échelle, qui caractérisaient les périodes précédentes, avaient disparu.

Le sujet est encore un domaine à explorer. Il est dans les mains des archéologues dont les travaux doivent permettre de mieux appréhender encore, région par région, le devenir de la province, et de dépasser, comme cela a déjà été tenté, les interprétations ponctuelles par les visées d'ensemble. C'est dans l'histoire de l'Empire romain au III^e siècle qu'il faut comprendre le destin de la province de Narbonnaise.